

Patrick Uguen

Louise

Quatre heures du matin. Dès la première sonnerie, elle arrête le réveil. Elle ne veut pas que son fils l'entende. Elle se lève, se prépare discrètement. Elle avale un café, adossée à l'évier, installe le petit déjeuner de Théo, lui laisse un mot gentil et quelques consignes, entre dans sa chambre, dépose un baiser sur son front – il maugrée, se retourne – puis sort. Le bruit de ses clés résonne dans le couloir de l'immeuble.

Le bus la laisse à l'entrée de l'usine. Elle croise les camions remplies de volailles affolées. Dans l'abattoir, leur bruit est assourdissant puis, décapitées, le cou dégoulinant, nues, suspendues à un crochet, leur vacarme laisse place à la rumeur morne et mécanique de la chaîne. Au bout d'une heure déjà, l'odeur l'écœure, ses douleurs aux poignets et à l'épaule la reprennent. Vivement la pause. Dans sa poche, une plaquette d'antalgique à prendre toutes les quatre heures. En ce moment, elle en prend deux fois trop. Si elle tient, il y a une chance pour qu'elle ne fasse pas partie du prochain plan de restructuration, comme ils disent, voire même, si elles jouent toutes le jeu il n'y aura aucun départ.

Elle enchaîne les heures sup'. En cette période de Noël, la direction n'est pas trop regardante sur les amplitudes horaires. Les étals des super et des hypermarchés réclament leur dose quotidienne de dindes et de chapons. Alors on enchaîne. La concurrence est féroce et l'entreprise vacille. Le DRH et la direction ont trouvé les mots pour que les employés se surpassent et augmentent les cadences. « Si on passe Noël, l'entreprise est sauvée. » Alors, elle enchaîne. Malgré le carrelage et l'inox, les blouses blanches et la javel, tout sent le sang et la chair molle des volailles. De la zone d'abattage et de vidage, leur parviennent les odeurs de plumes humides et de sang. Les carcasses arrivent. Ses doigts fouillent la chair, arrachent les

viscères qui y sont restées attachées, puis elle nettoie, élimine les bêtes non conformes et passe à la suivante. 14 secondes par animal. Record battu qu'on lui demande de battre encore.

Quand elle rentre en milieu d'après-midi, ses mains sentent encore la viande crue. À 17 heures 30 son fils rentre, il ne lui parle plus depuis quelque temps. Au repas, ils regardent les infos. Le journal diffuse un reportage sur la condition animale suite à des vidéos clandestines prises dans des abattoirs. Elle éteint. Il rallume.

- Pourquoi t'éteins ? C'est ton boulot, tu dois aimer ça.

- Ne me parle pas comme ça Théo.

- C'est dégueulasse ce que vous faites ! Tu devrais avoir honte, moi j'ai honte.

Il quitte la table, claque la porte et s'enferme dans sa chambre. Il ne répond pas à ses appels. Elle dort mal. À quatre heures, elle se réveille, les yeux rougis. Elle consulte les annonces sur le journal de la veille et internet. Il n'y a rien ou pas accessibles dans la région.

- Ça lui passera, lui disent ses copines, un jour, il comprendra qu'on n'a pas le choix.

« Mais à moi, est-ce que ça me passera ? » pense-t-elle. Puis elle quitte la salle de repos, surmonte son dégoût, retourne à la chaîne. On lui a ordonné d'être moins regardante sur la qualité des volailles, de moins en éliminer. Ça la révolte. « On n'a pas le droit de faire ça aux gens... ». Elle en écarte moins.

L'usine a honoré ses commandes. Les ouvrières sont épuisées mais fières lorsqu'elles apprennent que le DRH a démissionné. Elles sont inquiètes car elle le trouvait bien, plutôt franc et honnête. Des rumeurs courent dans les couloirs. On cherche à savoir pourquoi et qui le remplacera. Certains, de la compta, disent qu'il est parti parce qu'il était en désaccord avec les décisions et qu'il n'acceptait pas la mission qu'on allait lui confier. Dès que le nom du remplaçant est connu, c'est la douche froide. Elles le connaissent de réputation. Elles savent ce qu'il a fait à d'autres usines dans la région.

Quinze jours plus tard, les premières lettres de licenciement arrivent. C'est une saignée. On est à l'affut de la moindre erreur, du moindre retard. La sanction tombe immédiate, sans sommation : faute professionnelle, la porte.

Jamais, elle n'aurait pensé être capable de faire ça. Un matin, le contre-maître vient comme d'habitude donner ses ordres et les objectifs individuels de la journée. Comme d'habitude, toutes savent que les chiffres seront impossibles à atteindre et qu'à la fin de la journée, une ou

deux d'entre elles craqueront ou bien seront convoquées : « Désolée, mais vous ne remplissez plus votre mission correctement. Au revoir. »

Alors, tandis que ses collègues, en maugréant, rejoignent leur poste, elle, elle ne bouge pas. Malgré les menaces du contre-maître, elle reste là dans la salle à boire son café. « Vous n'avez pas le droit de nous traiter ainsi. On a fait tout ce que la direction voulait et c'est comme ça que vous nous remerciez. Non, moi, je ne marche plus. »

Il referme la porte de la salle de repos derrière lui. L'altercation se poursuit. Dans l'usine, les poulets suspendus ballottent tête en bas, mais plus aucune ouvrière ne s'en préoccupe. Elles écoutent. Des éclats de voix, des éructations. La porte s'ouvre de nouveau.

- Je ne bougerai pas, dit calmement Louise.

- Très bien, comme vous voudrez.

Le contre-maître, furieux, se dirige vers le bureau du sous-directeur. Il hurle en passant au travers des allées.

- Et vous, reprenez le travail !

La chaîne reprend mollement. Certaines ouvrières la quittent furtivement pour aller soutenir Louise, tout en guettant du coin de l'œil le bureau de verre qui surplombe l'atelier et duquel on les surveille.

Au bout de quelques minutes, le sous-directeur en descend, rejoint Louise.

- Reprenez immédiatement le travail.

- Non.

- Ne nous poussez pas à bout, Louise, dit-il menaçant.

- C'est vous qui nous poussez à bout, M. le sous-directeur, avec vos cadences délirantes. Je ne bougerai pas et je ne reprendrai pas travail.

Le sous-directeur explose.

- Vous êtes virée, vous m'entendez, vous êtes virée. Dégagez-la d'ici.

Le contre-maître saisit Louise par le bras et la tire hors de la salle. Louise ne résiste pas mais oppose simplement sa force d'inertie et son calme à la fureur de son supérieur. C'est alors qu'une des ouvrières appuie sur le bouton d'arrêt d'urgence. La chaîne cesse brusquement et

toutes les ouvrières quittent leur poste. Spontanément et sans rien se dire, elles arrêtent le travail. Cela doit s'appeler une grève. Elles ne savent pas comment on fait, pourtant, rapidement, l'occupation s'organise. Le sous-directeur se précipite à son bureau, alerte sa hiérarchie. Louise téléphone à son fils. Il est midi. Il ne décroche pas. Elle laisse un message.

« Théo, c'est maman. Je rentrerai tard ce soir et peut-être pas. On occupe l'usine, je t'expliquerai. »

Quand il rentre après les cours et qu'il ne voit pas sa mère, il se décide à lire le message. Il allume la télé et son ordi, cherche les infos. Il voit un piquet de grève devant l'usine de sa mère et sa mère devant les grilles interviewée par un journaliste de la presse locale.

« On n'accepte plus nos conditions de travail et de vie, dit-elle. On demande qu'on nous respecte, nous les ouvrières mais les animaux aussi et les clients. On ne veut plus de ça. On veut être fières de notre travail et on veut que les gens sachent qu'on ne fait pas n'importe quoi avec les animaux. » Il zappe, réécoute sur une autre chaîne l'interview. Il la passe en boucle.

Le soir, lorsque sa mère l'appelle vers 21 heures. Il décroche.

« Je rentre, lui dit-elle.

- Non, reste là-bas, je me débrouillerai ici.

- Tu es sûr ?

- Oui, t'inquiète.

Depuis combien de temps ne lui a-t-il pas parlé comme ça !

- Vous avez besoin de quelque chose, là-bas ?

Elle hésite.

- Ben, d'un peu tout oui, on a épuisé les réserves de la salle de repos. Il faudrait du pain et du café, oui, surtout du café.

- Un coup de scooter et j'arrive.

- Mais ton lycée, Théo ?

- C'est bon, M'man, je suis grand, tu me f'ras un mot d'excuse. Je suis capable de rattraper une matinée. À tout'.

Il raccroche. Elle sourit.